

# Où va la poésie française ?<sup>(1)</sup>

Léon Bocquet nous écrit. — Il est pessimiste

Nous annonçons à la fin de notre interview de M. A. Vallette, une réponse écrite à cette enquête émanant de l'excellent poète Léon Bocquet. Rappelons qu'il a dirigé durant quinze ans une des plus considérables revues des Flandres : Le Bel-froi. Cette publication s'est éteinte lorsque l'incendie de 1914 s'étendit sur le monde. Léon Bocquet contribua ensuite à fonder en Belgique, à Bruxelles, la Renaissance d'Occident. Ce fut Bocquet qui découvrit tout à tour Léon Deubel, Pergaud, Maran. Il publia lui-même : Evocations de Flandres, Les Cygnes Noirs, Les Branches lourdes, etc. Or, voici ce qu'il pense de l'avenir de la poésie française. Nous publions sa lettre en toute impartialité :

Neuf fois sur dix, dès que l'on parle à un éditeur d'un volume de vers à publier, ce digne commerçant, aussi ami des lettres soit-il, vous dévisage avec un air de suprême commisération. Que va-t-on proposer là ? Des vers ! Et il lève les bras au ciel ! Des vers ! Il a peur d'être mangé par les vers ! A-t-il affaire à un imbécile ou à un loufoque ? Des vers ! Mais la denrée est sinon périssable — et les caves de la maison bâillent déjà comme des oubliettes pour la recueillir — du moins d'une mévente certaine.

Quel commerçant d'esprit prévoyant serait assez stupide pour aventurer semblable opération ? Qu'il y ait, à notre âge de féroce sens pratique, de yankisme, de sport, de cinéma et de haute banque, des gens assez rétrogrades pour s'amuser à ordonner, selon les lois secrètes de l'inspiration et les disciplines les plus subtiles de la technique, des strophes et des mètres prosodiques agréments d'images, cela paraît extravagant. Que ces gens aient la faculté de croire qu'il peut se trouver un éditeur rompu aux affaires et impatient de gros bénéfices, pour prendre à sa charge ces purs jeux de l'imagination et ces variations sur le clavier du cœur, d'en encombrer le marché du livre, déjà piéthroïque, voilà qui dépasse les limites permises de l'entendement moyen.

De la prose, mon ami, de la prose tant qu'il vous plaira. Et la plus roturière, la moins ornée, basement cursive, télégraphique, mathématique, sans festons ni astragales, quelque chose pour habitués de sleeping-cars ou globe-trotters : une mixture légère et grivoise, qui ne fatigue pas les méninges et désopille la rate. On ne regarde pas à la syntaxe, pas même aux fautes d'orthographe ! On n'a plus le temps et, d'ailleurs, personne n'y entend plus rien !

Aussi, aujourd'hui, n'existe-t-il plus de véritables maisons de poètes. J'entends par là que les vieilles firmes qui s'étaient spécialisées, et parfois enrichies dans les éditions lyriques, y ont ouvertement renoncé. Les autres ? On comprend qu'un tirage à cent mille les intéresse davantage qu'une vente, lente et toujours aléatoire, de 1.500 exemplaires.

Je sais bien qu'un recueil de poèmes a toujours été d'un placement difficile et d'un rendement dès l'abord peu rémunérateur. Mais enfin il y avait jadis à Paris des bibliothèques de poésie où les fils de Virgile et de Théocrite, voire quelques impénitents versificateurs, rencontraient un accueil déférent, et voyaient, vers la cinquantaine, leurs œuvres mentionnées au catalogue, sollicitant ainsi les lecteurs de bonne volonté, la curiosité des profanes et l'admiration des âmes qui se cherchent.

Naguère, les principaux représentants des grandes écoles poétiques, celles d'hier et celles du jour (Parnasisme, Humanisme, Symbolisme, Intégralisme, Néo-Classiques, etc., les groupements classiques et les éphémères) savaient toujours à quelle porte frapper. Dénombrez maintenant sur vos doigts les maisons à pignon sur rue qui continuent, dans la capitale, je ne dis pas à sortir un débutant poète, mais même un poète estimé de ses pairs.

Pas un huis ne s'entre-bâille, même devant des poètes au chef chenu, et relativement notoires ! C'est tout juste si les boutiques les mieux achalandées admettent au rayon poésie de renouveler le stock épuisé des spécialités de la maison. Et encore faut-il que le lanceur de ces spécialités soit au moins académicien ou en passe de le devenir.

On restreint à l'excès le vieux fonds. Je vois guère que les éditeurs Albert Messin et A.-P. Garnier, le dernier dans les collections fort limitées et que l'on voudrait plus éclectiques, à sourire, du pas de leur

portes, aux pauvres Muses orphelines, qui vont par les rues en quête de la bonne auberge hospitalière à leur détresse errante.

Autrefois, il restait aux poètes un moyen élégant de résoudre le malaisé problème de paraître en imprimant, à leurs frais, un recueil placé sous l'enseigne d'une échoppe bien fréquentée par la clientèle. Les « comptes d'auteurs » ont été créés pour satisfaire à ce légitime désir d'entrer dans le chœur glorieux des musiciens et des postulants à la gloire, par la porte étroite des sacrifices consentis sur l'argent des mérités plaisirs. Aujourd'hui, emprunter seulement la firme d'un éditeur de deuxième zone, qui se moque du sort du livre qu'il couvre de son estampille, devient un luxe permis seulement aux nouveaux riches. Ce n'est point dans cette classe, hélas ! que se recrutent à l'ordinaire, ces inaptes à la fortune que sont les derniers poètes.

Autrefois, un poète ambitieux de sa future gloire et nourri d'imaginaires ambrosies savait en quelques mois économiser sur ses maigres pitances de quoi se payer une présentable édition. Je sais quel qu'un qui, héroïquement et risquant de funestes conspurations, se sustenta pendant un trimestre de lentilles démocratiques. Au bout de ce temps il avait son livre, un fort beau volume, sur bon papier.

Aujourd'hui l'éditeur le plus généreux qui accepte le compte d'auteur envoie à travers le bois sacré d'innommables bouquins qu'il fait payer fort cher ou pose des conditions prohibitives et, par faveur, réclame le prix d'un loyer annuel d'avant-guerre pour un appartement.

A moins de prévoir la bonne aubaine d'un prix littéraire (que le fisc s'empresse de rogner) compensant les débours, ou d'imposer, à la manière d'une extorsion, le livre parmi les amis et relations contre remboursement, comment voulez-vous qu'un homme de lettres, un fonctionnaire, un « profession libérale » prélève sur son budget déjà strict, des quatre mille et cinq mille francs, prix réclamé pour imprimer un recueil ?

Alors, c'est la fin de la poésie ? Ce n'est pas la fin de la poésie. Keats l'a dit : la poésie ne meurt jamais. Elle s'étiolle seulement par la faute de ceux qui pourraient aider à sa manifestation et par la faute aussi parfois des abstracteurs de quintessences et des fervents de tous les snobismes. Certes, depuis quelques années où l'on constate l'effritement des écoles, l'obscurisme proné académiquement et les mystifications tzaristes (Tristan sans l'oeil !), les recherches dérivées moins de conceptions françaises qu'étrangères auraient pu aboutir à dégoûter de la poésie ses derniers servants et ses derniers fidèles. Par bonheur, ici comme en art, une réaction s'annonce. L'anarchie lyrique et prosodique et la sottise érigée en dogme sont en voie d'être tenues pour ce qu'elles valent, et il est permis d'espérer, malgré « les temps revenus du règne de Saturne », comme s'exprimait le malheureux Léon Deubel, un prochain retour aux saines traditions de la poésie augmentées de l'apport précieux de l'évolution constante des idées et des sentiments.

Je maintiens qu'il existe toujours un public, peu nombreux, certes, mais composé d'intelligences d'élites, capable de s'intéresser aux choses de l'art et de la beauté, « ces joies éternelles », que représente surtout la poésie.

Ce public ne demande qu'à être regroupé, et parfois dirigé. Il suffirait d'orienter son goût quelquefois hésitant, par un choix de poètes représentatifs de l'heure ou du génie français, et de lui présenter ces poètes dans des éditions qui ne soient pas des offenses à l'amour qu'il peut avoir pour les beaux livres. Lorsqu'ils sont conçus dans un esprit éclectique et sans parti pris d'ostracismes, les recueils anthropologiques, pourvu qu'ils ne déguisent pas de simples préoccupations industrielles ou des coteries organisées, sont assurés d'une clientèle d'acheteurs et de lecteurs. De même les collections de luxe.

Ma conviction est qu'il y a de ce côté un sûr avenir réservé aux éditions de poèmes — j'entends d'œuvres qui soient de qualité, et non des productions de versificateurs — si l'on sait par la présentation des volumes et la variété de leur contenu intéresser les bibliophiles qui réclament d'être intrigués et sollicités, sans regarder trop aux prix.

Voilà ce qu'a compris l'éditeur verlainien Messin, quand il m'a chargé de la direction de cette collection Apollon qui débute par les poèmes de Pergaud, et se clôture par ceux de ce grand journaliste et grand poète oublié, le pamphlétaire Eugène Vermersch.

Mais il faut aussi que les libraires se mettent de la partie et qu'ils réservent à leurs étalages une place aux poètes jusqu'à ce jour traités en parents pauvres dont on se détourne. Et que les critiques aussi, les critiques du moins qui ont une tribune qui leur confère de l'autorité, sachent à l'occasion renouveler les gestes d'un Sainte-Beuve, d'un Jean Lorrain, à l'endroit d'une Desbordes-Valmore ou d'un Samain : découvrir et signaler, s'il se présente, un poète nouveau, attirer l'attention sur un véritable poète, même et surtout s'il n'a pas encore eu la chance d'obtenir l'audience des amateurs et des lettrés.

Nous ne saurions dire que nous partageons entièrement l'avis de Léon Bocquet. Il y a, par exemple, d'autres éditeurs que ceux par lui cités en mesure d'éditer des vers. Toutefois l'opinion de l'ancien directeur du Bel-froi conserve une valeur sentimentale et technique indiscutable.

(A suivre.) Marcel DUMINY.